évident. Dès qu'ils auront terminé leur guerre civile, les États-Unis, cette nation qui aura alors une puissance colossale, développée et disciplinée par sa lutte gigantesque, par suite de ses intérêts dans le golfe du Mexique, de son antipathie traditionnelle pour l'Espagne, qui ne lui inspirera pas le respect que lui inspirent la France et l'Angleterre, fomentera au Mexique le mécontentement et la révolution, et, quand cette révolution arrivera, elle l'appuiera de tous ses efforts. L'Espagne, isolée et seule, pourra-t-elle lutter contre eux avec succès?

Je crois que la saine critique conseille de préférer toujours la réalité des choses à tout, même à l'amour-propre. Je sais bien ce que valent les Espagnols, je sais bien qu'aucune nation ne pourrait l'emporter sur eux dans des circonstances égales; mais cette égalité existerait-elle alors? Laissons de côté la grande différence qui existe entre l'Espagne et les États-Unis au point de vue de la population et des ressources: pour calculer le résultat de la lutte entre les deux nations au Mexique, il suffit de se représenter leur situation géographique respective relativement au théâ-

tre de la lutte. Nous avons vu déjà avec quelle facilité les États-Unis arment et équipent une armée de 100 ou 200,000 hommes. Eh bien, si, se trouvant, comme ils le sont, voisins du Mexique, ils traversent la frontière avec une semblable multitude de soldats, que pourra leur opposer l'Espagne, située à deux mille lieues de distance environ, avec une marine d'une force inférieure, et combattant jusqu'à un certain point en pays ennemi? A mes yeux, le résultat ne peut être douteux.

Les Espagnols feront des prodiges de valeur; mais enfin ils ne pourront résister à la force des circonstances. Leur échec au Mexique sera suivi, par les mêmes raisons, de la perte de Cuba, que ne pourront pas leur garantir alors, cela est clair, les deux puissances mécontentes.

Voilà donc le résultat qu'amènerait infailliblement le désir de placer sur le trône du Mexique le prince que propose l'Espagne. C'est pour elle une guerre désastreuse et la perte de Cuba : pour le Mexique, la ruine de ses espérances à tout jamais et sa conquête par les États-Unis.

Supposons maintenant l'inverse, que de

meilleurs conseils prévalent en Espagne, que, renonçant au projet d'établir son candidat, cette puissance s'unisse cordialement à la France et à l'Angleterre pour placer sur le trône du Mexique l'archiduc Ferdinand-Maximilien. Dès lors, tout change d'aspect.

L'acquiescement et la coopération du pays sont immédiatement possibles et même faciles, du moment où l'on veut les stimuler. La nouvelle monarchie présentera donc un caractère de légitimité sous le point de vue moderne, légitimité qui lui donnera la force la plus grande dans les questions qui pourront s'élever, tant contre les États-Unis que contre les mécontentements intérieurs qu'ils prétendraient fomenter. En outre, l'appui collectif de l'Espagne elle-même, de la France et de l'Angleterre, la mettront à couvert de toute tentative décidément hostile, pendant qu'elle se consoliderait et développerait ses propres forces.

Ainsi constituée, la nouvelle monarchie deviendrait une barrière absolument infranchissable pour les États-Unis . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Tout cela est aussi clair que la lumière du

soleil. Par conséquent, pour s'efforcer de réaliser, coûte que coûte, une pensée impossible, il faudrait que l'Espagne se représentât sous un faux jour la situation et la nature des choses; il faudrait méconnaître les moyens d'action et les divers intérêts mis en jeu, oublier les stipulations d'une convention solennelle et récente, et sacrifier même les véritables intérêts et l'avenir de l'Espagne elle-même et du Mexique. Quel dommage n'a-t-on pas déjà causé pour être entré dès le principe dans cette voie erronée! Le premier effet a été de diminuer la popularité des Espagnols dans le parti même conservateur du Mexique.

Il ne faut pas oublier que cette question est éminemment mexicaine, quels que soient les intérêts que les autres nations peuvent y avoir; et les conservateurs mexicains, tant au Mexique qu'au dehors, se croient avant tout le droit de désigner leur candidat, droit naturel, évident, et consacré dans la convention de Londres. Or le candidat des conservateurs est l'archiduc Ferdinand-Maximilien : ce sont eux qui l'ont désigné et qui le demandent. A ce sujet, apprenez que je dois être très au courant de ce qui se passe : quoiqu'on n'ait rien di-

vulgué, croyez que les hommes d'action du parti sont d'accord sur ce point. Par conséquent la candidature proposée en Espagne les contrarie : elle n'est pas la leur. Si elle n'est pas la leur, de qui est-elle?

Au Mexique, après le parti conservateur, il n'y a en réalité d'autre parti que le parti démocratique. Si donc cette candidature n'est pas celle du parti conservateur, pourrons-nous dire, sans tomber dans l'absurdité, qu'elle est celle du parti démocratique? Je ne sais si, en Espagne, on a conçu des illusions à cet égard, mais, dans tous les cas, il est bon que l'on sache bien que ce parti a toujours été et est encore aujourd'hui l'ennemi des Espagnols. . . . . .

Une grande partie des persécutions que les démocrates arrivés au pouvoir ont fait souffrir aux conservateurs ont eu pour cause les sympathies que ces derniers ont toujours professées pour les Espagnols. Loin de le dissimuler, on l'a proclamé à haute voix et l'on a souvent confondu Espagnols et conservateurs sous la même dénomination de *gachupines* et *agachupinados*. . . . . .

Il serait donc absurde de vouloir attirer ce parti : les pas que l'on a faits récemment vers lui à Vera-Cruz et à Mexico n'ont donné d'autre résultat que d'augmenter sa force et sa confiance, en même temps qu'ils ont aliéné aux Espagnols les sympathies d'un grand nombre de conservateurs. C'est un fait qui m'est démontré de la manière la plus complète. Voyez donc le résultat que de pareils efforts vont produire : les Espagnols ne parviendront pas à diminuer d'un atome la haine que professent pour eux les démocrates, et ils perdront en même temps l'attachement sincère qu'avaient pour eux les conservateurs, les conservateurs qui ont tant souffert de leurs ennemis, précisément à cause de cet attachement même.

Ce qui se passe à Vera-Cruz, vous le savez déjà par les nouvelles qu'on en a publiées; mais il vous faudrait connaître . . . . . .

L'opposition qu'on fait à Madrid à la candidature de l'archiduc Ferdinand-Maximilien, je la comprendrais, moi, si ce prince avait été personnellement ennemi de l'Espagne, ou s'il appartenait à une puissance qui pût être

son émule ou sa rivale dans l'hémisphère occidental. Mais il est évident que l'Autriche n'est ni ne peut être dans ce cas; et, quant au prince lui-même, non-seulement il n'a contre l'Espagne aucune prévention, au contraire il éprouve pour elle une forte sympathie. De tous les princes européens, il est peut-être celui qu'on peut le mieux considérer comme l'incarnation la plus parfaite des principes auxquels se lie d'une manière indissoluble la gloire et la prospérité de l'Espagne dans l'un et l'autre hémisphères. S'il vient à s'asseoir sur le trône du Mexique, son empire, efficacement soutenu par les trois puissances, ranimé en peu de temps par une abondante colonisation allemande et espagnole jusqu'au point où il conviendra à l'Espagne, car il y aura toujours de l'espace de reste à peupler; son empire, dis-je, bien organisé et activement dirigé en tous sens par ce don particulier de gouvernement et cette énergie de caractère dont le prince a donné tant de preuves dans l'administration du royaume Lombardo-Vénitien, deviendrait en peu de temps l'allié le plus ferme et le plus puissant sur lequel l'Espagne puisse compter au delà des mers.

Ces qualités personnelles de l'archiduc en font, aux yeux des conservateurs mexicains, un prince d'autant plus précieux qu'ils ont besoin de les trouver à un aussi haut degré pour retirer le pays de l'épouvantable chaos dans lequel il est tombé. Il faut, à cet effet, un talent manifeste, des connaissances vastes, un caractère affable et conciliant, une énergie et un courage à toute épreuve, non-seulement pour le dur et constant travail de la régénération et de l'organisation pacifique, mais aussi pour le commandement sur les champs de bataille, si c'était nécessaire, et, en même temps, l'expérience du gouvernement. En un mot, il faut un homme supérieur en tout, qui soit le premier dans la paix, le premier dans la guerre; qui sache non-seulement gouverner et qui *en ait donné des preuves,* qui sache aussi combattre, sinon qui sache également gagner les cœurs de ses sujets par sa bonté et même par sa présence personnelle. Or toutes ces qualités se réunissent dans l'archiduc : je vous en donne, mon cher ami, la garantie. A cet ensemble viennent se réunir une âme profondément catholique, une grande exactitude dans les idées et une grande droiture dans l'inten-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

tion, avec cette circonstance particulière qu'il en existe des preuves certaines dans les actes de sa vie et publique et privée.

Que je relève ici en passant une erreur dans laquelle on est tombé en Espagne. On y croit que la candidature de l'archiduc est une combinaison profonde, conçue par Napoléon pour gagner l'Autriche et aplanir la voie pour la cession de la Vénétie à l'Italie. Permettez-moi de vous dire solennellement qu'il n'en est rien. La candidature de l'archiduc est purement et exclusivement mexicaine : elle a été conçue par des Mexicains, et, si la France l'accepte et l'appuie, ainsi que l'Angleterre, c'est seulement en vue de son excellence manifeste, et parce qu'elle résout une question difficile. Cette question n'est autre que celle de rencontrer un candidat qui, à une naissance illustre et à de grandes qualités personnelles, réunirait les qualités précieuses d'être du goût et même du choix des Mexicains, sans qu'on puisse lui objecter aucun reproche de la part des trois puissances signataires de la convention de Londres. Quant à ce qui touche l'Autriche, il est clair qu'en acceptant la proposition et en donnant son archiduc, elle rend un service au lieu

d'en recevoir un. En effet, sans être une nation maritime, sans avoir en Amérique des intérêts à protéger ou à développer, elle fournit l'unique moyen possible de résoudre parfaitement la plus grande difficulté qui pouvait peut-être surgir, celle de trouver un candidat qui fût accepté par toutes ces puissances et qui leur permît d'achever l'œuvre entreprise et dont elles ne peuvent avec honneur se retirer en la laissant incomplète.

Convaincus comme ils le sont de l'état de cette situation, convaincus aussi que c'est la *dernière* occasion favorable qui se présente de sauver leur patrie, les conservateurs mexicains voient avec un profond regret, vous le comprendrez, que l'obtention pour le Mexique d'un souverain semblable, doué de qualités pareilles, est gravement mise en danger par l'opposition qui se manifeste en Espagne. Cette opposition, si elle donne quelque fruit, ne fera que causer au Mexique un dommage des plus graves, un dommage irréparable et fatal, sans qu'il en résulte aucun bien pour l'Espagne. Au contraire, elle l'empêchera d'obtenir elle-même les grands biens qui découleront indubitablement de l'établissement d'une mo-

narchie au Mexique avec l'Archiduc sur le trône.

Si cet antagonisme entre les désirs de l'Espagne et les exigences de la situation se prolongeait longtemps, il est clair que la solution de l'affaire s'arrêterait dans la même proportion. Pendant la durée de ce *statu quo*, les événements des États-Unis suivent précipitamment leur marche et approchent de leur dénoûment. Une fois que ce dénoûment aura eu lieu, alors sera passée pour toujours l'occasion favorable que la Providence nous avait réservée pour la rédemption de notre infortuné Mexique. Vous comprenez très-bien, mon bon ami, que, si le défaut d'unité dans les vues produit aujourd'hui de l'hésitation dans les efforts, demain, lorsque la situation viendra se compliquer encore plus par l'opposition résolue des États-Unis, il est fort à craindre que ces efforts ne cessent complétement.

Ainsi donc, vous le voyez, tout court un danger imminent de se perdre à jamais : la cause de la monarchie, la cause du catholicisme, la cause de la race espagnole dans le nouveau monde, et, pour l'Espagne en particulier, le magnifique avenir qui se présente maintenant à elle dans ce continent, et même la totalité des grands intérêts qu'elle y a actuellement. Car il n'y a pas à se faire illusion : le Mexique se trouve irrévocablement dans l'alternative d'être, et cela bientôt, ou une monarchie protégée par l'Europe, ou une partie intégrante des États-Unis. Si la première combinaison n'arrive pas, la seconde est inévitable : alors, quand le pavillon des *étoiles*, après avoir parcouru tout le cercle du golfe, viendra se fixer et flotter d'une manière permanente sur le cap Catoche; quand l'île de Cuba se trouvera entre les péninsules de la Floride et de Yucatan, comme saisie par une immense tenaille; quand le pouvoir des États-Unis aura acquis un développement si prodigieux, non-seulement par son extension territoriale et par son élément militaire, mais encore et surtout dans sa marine; quand il se sera encore plus consolidé par la disparition qui s'effectue en ce moment de l'élément contraire de l'esclavage, l'Espagne ne se trouvera-t-elle pas, par rapport à eux, dans la situation défavorable que je vous ai dépeinte tout à l'heure?

Vous le voyez donc, mon cher ami, l'Espagne peut maintenant, comme fit autrefois Sam-

son, renverser les colonnes du temple élevé par tant de travail et de patience et que la Providence semblait enfin disposée à couronner. Mais, comme Samson, elle sera aussi ensevelie sous les décombres, et avec eux s'évanouiront ses projets, ses espérances, ses intérêts et son avenir.

Et vous, mon cher ami, après vous être si vivement intéressé à la cause sainte qui court maintenant un si grand danger, ne lui viendrez-vous pas en aide, à cette heure suprême où son sort va se décider irrévocablement? Sera-t-il possible que, pendant que les ennemis de cette cause déploient une activité étonnante pour la blesser à mort, nous, qui sommes ses défenseurs, ou, pour mieux dire, nous qui nous sommes identifiés avec elle, nous restions spectateurs oisifs de sa ruine?

Vous le voyez, pour défendre vigoureusement cette cause avec l'habileté et l'énergie que vous apportez d'ordinaire, il n'est pas nécessaire d'en appeler aux grands et sacrés principes qui s'y trouvent engagés. C'est avec douleur, mais nous devons convenir que la propagande serait, sous ce point de vue seulement,

peu fructueuse. Mais, par bonheur, ou, pour mieux dire, par une sage disposition de la Providence, à ces principes, et absolument inséparables d'eux, se trouvent joints des intérêts immenses, et ce serait autoriser un crime que d'en permettre la destruction ruineuse. Quand elle défend de pareils intérêts, la réussite de la propagande n'est pas seulement probable, elle est certaine.

Veuillez agréer, etc.

J.-M. Gutierrez de Estrada.